



Archives de sciences sociales des religions

114 | avril-juin 2001
Varia

NIELSEN (Donald A.), *Three Faces of God. Society, Religion, and the Categories of Totality in the Philosophy of Émile Durkheim*

Albany, State University of New York Press, 1999, 268 p. (bibliogr., index)

Jean-Christophe Marcel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20802>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001
Pagination : 102-104
ISBN : 2-222-96704-X
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Christophe Marcel, « NIELSEN (Donald A.), *Three Faces of God. Society, Religion, and the Categories of Totality in the Philosophy of Émile Durkheim* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 114 | avril-juin 2001, document 114.32, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20802>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

NIELSEN (Donald A.), *Three Faces of God. Society, Religion, and the Categories of Totality in the Philosophy of Émile Durkheim*

Albany, State University of New York Press, 1999, 268 p. (bibliogr., index)

Jean-Christophe Marcel

RÉFÉRENCE

NIELSEN (Donald A.), *Three Faces of God. Society, Religion, and the Categories of Totality in the Philosophy of Émile Durkheim*, Albany, State University of New York Press, 1999, 268 p. (bibliogr., index)

- 1 Dans ce livre, l'auteur entend proposer des clés de lecture pour la compréhension de la « métaphysique sociale » qui sous-tend la théorie de la connaissance et de la religion dans la sociologie de Durkheim. Plus particulièrement, il s'agit de montrer les accointances qu'il y aurait entre le panthéisme de Spinoza et la façon dont Durkheim se représente la réalité de la société conçue comme une totalité détentrice d'un certain pouvoir, s'instituant de ce fait comme le cadre essentiel pour toute connaissance unifiée de la nature. Si l'idée n'est pas originale en soi, le travail est remarquable en ce que, s'appuyant sur un large éventail d'oeuvres de Durkheim (et de Mauss et Hubert principalement), ainsi que sur une riche littérature secondaire (essentiellement anglo-saxonne), il propose une interprétation de l'évolution d'une théorie vers ce qui, à la fin de la vie de Durkheim, apparaît comme un monisme sociologique clairement revendiqué. Dans cette longue maturation, ce que Durkheim lui-même a appelé la « révélation » de 1895 (quand il achève de se persuader que la religion est la clé de compréhension de la réalité sociale), a joué un rôle fondamental. Sa façon d'envisager le concept de totalité et ses catégories

dérivées a certes définitivement changé, mais sans introduire de discontinuité radicale (comme on l'a souvent dit) dans ce qui pour l'A. n'est qu'une longue réflexion sur la question de la relation entre le « Tout » social et ses parties. Composé de onze chapitres (d'un intérêt inégal toutefois), l'ouvrage suit donc une trame chronologique pour traquer pas à pas l'influence de la philosophie spinoziste dans le discours de Durkheim.

- 2 Après avoir exposé son projet et décortiqué les liens entre la pensée de Durkheim et certains de ses illustres prédécesseurs (tels Kant, Aristote, Bacon...) D.A.N. entend montrer dans le cinquième chapitre que dès sa thèse sur la *Division du travail social*, Durkheim est déjà plus un « substantialiste implicite » qu'un positiviste néo-kantien. Car derrière l'idée que le lien social dépend des changements dans la densité dynamique de la société, se profile le thème de la substance possédant un pouvoir créateur : moins que l'association entre les consciences, c'est l'idée d'une société considérée comme une « matière sociale » pouvant subir des modifications qui aboutissent à des combinaisons diverses de ses segments, qui fournirait la véritable compréhension du passage d'un type de solidarité à l'autre.
- 3 D'où la réapparition sous d'autres formes du même thème dans les œuvres produites entre 1893 et 1898, une période que l'A. nomme « transitionnelle » (chap. 6). Par exemple, dans les *Règles de la méthode*, la question du rapport entre le tout et ses parties se décline sur le thème de l'énergie collective dégagée par la société, énergie qu'on retrouverait dans les faits sociaux, certes contraignants, mais aussi auréolés d'une autorité morale particulière qu'ils transmettent aux individus. Or, l'origine de cette notion de force ne serait pas à rechercher dans la physique contemporaine, mais dans la notion spinoziste de pouvoir divin. De la même façon, penser la typologie des suicides comme des couples antinomiques s'opposant au regard des concepts d'intégration et de régulation serait une erreur. Il faudrait plutôt voir la société comme un tout formé de tendances collectives prenant la forme de vertus morales (à l'égoïsme correspondrait l'autonomie individuelle par exemple) se distribuant selon quatre modalités. La société est alors un champ traversé de forces sociales. Comme chez Spinoza, Dieu est une substance qui possède une infinité d'attributs dont seuls quelques-uns sont connus.
- 4 La période 1898-1912 (chap. 7) constituerait, quant à elle, pour Durkheim une sorte de « coup d'essai » avant la théorie achevée présentée dans les *Formes élémentaires...* Durant ces années, se poserait à lui avec acuité la question du rapport des représentations collectives à leur substrat social, à laquelle les premiers textes sur le totémisme et les religions primitives, par exemple, apporteraient un début de réponse. De même le thème de la moralité considérée, dans *l'Éducation morale*, sous le double point de vue du devoir et du bien, pensés comme des avatars de la façon dont la société pénètre en nous, met au jour, aux yeux de l'A., deux nouveaux modes de la société considérée comme substance. Quant aux travaux écrits entre 1905 et 1912, ils démontreraient qu'il était désormais difficile à Durkheim de séparer l'idée d'une existence de forces mentales collectives, de mouvements physiques généraux éclatant dans une assemblée. Il se serait ainsi rapproché toujours plus d'une position intellectuelle moniste qui cherche à englober dans une catégorie plus large toutes les représentations sociales.
- 5 Après un chapitre 8 consacré aux travaux de divers durkheimiens (Hubert, Mauss, Bouglé...), dans lequel on retiendra surtout l'interprétation de la notion de mana comme origine de catégories telles que la causalité et la force, mais aussi substance engendrant les émotions collectives, l'A. en arrive au cœur de son propos, avec le commentaire des *Formes Élémentaires de la vie religieuse*. Les écrits antérieurs trouveraient leur

aboutissement dans cette réinterprétation de la catégorie de totalité qui permettrait de percevoir la société comme l'épicentre de la réalité, une part de la nature dans son expression la plus intense et la plus élevée. Parce que dans ce texte Durkheim explique que les catégories de la connaissance dérivent de la société et expriment en même temps des choses sociales, cette dernière apparaît alors comme une totalité, « système de forces actives » élevées au plus haut degré de puissance, qui manifeste et unifie la nature.

- 6 Bref, à l'issue de ce parcours, l'A. conclut dans un dernier chapitre à une position intellectuelle qui chez Durkheim s'apparente bien à un « monisme sociologique » qui, parce qu'il fait équivaloir les concepts de divinité et de société avec la catégorie de totalité, autorise de ce fait une explication univoque de l'univers. Ce « spinozisme sociologique » (p. 231) revient à dire que les catégories expriment sur des modes variés la société perçue comme substance sociale. Enfin ce choix intellectuel s'expliquerait chez Durkheim par un parcours biographique marqué comme chez Spinoza par un écartèlement entre une culture religieuse juive originelle, une culture scientifique et philosophique moderne, et le désir de répondre à des problèmes dont l'actualité était brûlante à leur époque.
- 7 Au total, on a là un livre dont le propos ouvertement « internaliste » ouvre, – malgré quelques longueurs (notamment dans le chapitre 8, quand l'A. se croit obligé de résumer les thèses de Mauss et Hubert par exemple), des répétitions et une furieuse propension à mettre des « ismes » à la fin de tous les mots –, la voie à des réflexions stimulantes. À noter aussi que l'excellente connaissance de la littérature anglo-saxonne consacrée au durkheimisme permet au lecteur français de se documenter utilement sur ce qui s'est récemment écrit sur la question à l'étranger.